

L'image

À l'heure où les lumières étaient éteintes, où les voitures et les machines, les hommes dormaient – à quelques exceptions près – où la nuit était remplie du bruit seul de ses pas et du chant des grillons, minuit sonna au temple, à ce qu'il entendit. Il n'avait pas l'habitude de se promener la nuit ; le silence du monde, le silence en lui-même, le silence l'inquiétait : il y avait un vide angoissant mais auquel il s'accoutumait, car grâce au vent, aux grillons et à ses pas, le silence n'était pas complet. D'habitude, il ne sortait pas mais cette nuit-là, il n'arrivait pas à dormir et, au lieu de se tourner dans le lit et de fixer tantôt le mur, tantôt le coussin, tantôt le plafond (ce qui était de loin le pire), il avait préféré sortir marcher. Il espérait que cela le fatiguât suffisamment pour pouvoir sinon avoir un sommeil décent, du moins avoir l'impression de dormir, même sans être vraiment reposé ; cette impression lui était déjà reposante. Il n'arrivait pas à dormir à cause de pensées troublantes qui le tourmentaient : des peurs irrationnelles en un certain sens. Il savait très bien qu'on pouvait autant les vérifier que les falsifier par des syllogismes tout à fait ordinaires. Mais tous les raisonnements ne parvinrent pas à le détacher de ses impressions : il avait eu l'intuition effrayante d'être spectateur et non acteur, que sa vie était celle d'un autre ; il était miné par un sentiment de manque, d'imposture...

Ainsi méditait P. R.-Dunet, alors qu'il contemplait le tableau d'un certain G. Voltonyé, qui représentait une scène étrangement familière : un homme, vêtu d'un veston par-dessus une jaquette, portant une casquette, les mains dans les poches, marchant sous la lumière bleu-pâle d'un lampadaire dont la forme en boule éclaire tout sauf le sol ; l'homme avance sur une route qui longe un champ dans lequel se trouvent deux chats – comme l'autre soir – qui se bagarrent : un roux comme celui de Madame Caeiro, et un noir comme celui de Monsieur Pirandello. Ceci, les baies vitrées du bâtiment de la piscine, et même la vieille camionnette du concierge : ça ne pouvait pas être un hasard, le peintre avait dû se trouver dans les parages au moment où P. R.-Dunet était sorti... Mais il était seul ce soir-là... Il suffoqua et dut s'asseoir sur un fauteuil cinq minutes, avant de sortir rapidement.

Une fois dehors, il reprit ses esprits, un catalogue de l'exposition sous le bras. Il faisait encore doux malgré la descente immuable du soleil. P. R.-Dunet s'installa à une terrasse afin d'égrener encore une fois tous les détails du tableau dans sa reproduction : comment G. Voltonyé avait-il pu saisir tout cela ? De manière irrationnelle, comme quand il angoissait la nuit, P. R.-Dunet se sentit atteint, profondément atteint. Agressé. Il se prit le front d'une main et tritura sa barbe de l'autre, continuant d'observer cette *part de lui-même* arrachée et emprisonnée dans ce tableau. Son thé refroidissait, sa cigarette se consumait dans le cendrier quand il entendit, fugace, à une table voisine, le cliquetis d'un appareil photo : une femme venait discrètement de le capturer. Et vu la façon dont elle scrutait les alentours, à l'affût du détail, de l'insolite, elle n'avait pas dû prendre qu'un cliché.



P. R.-Dunet se leva et manqua, dans sa précipitation enragée, de renverser sa table, ce qui fit sursauter les autres clients du café et rougir le serveur dont les yeux disaient : si c'était légal, je t'aurais déjà tué. P. R.-Dunet s'assit à la table de la photographe qui tourna un objectif surpris, nez à nez avec le visage de notre homme, avant de le baisser et de le poser sur la table. Elle avait les yeux rêveurs et perçants, de ceux qui voient tantôt les choses comme elles sont, puis au second regard voient ce qu'elles cachent, qui oscillent, de l'âme au troisième œil, entre le réel et ses symboles ; deux yeux pers sans maquillage, séduisants, qui se suffisaient à eux-mêmes. Ils disaient à P. R.-Dunet : quoi que tu me dises, je connais mon chemin et tu ne m'en détourneras pas.

–Supprimez ma photo, osa-t-il tout de même.

–*Votre* photo ? Quelle photo ? dit la voix de ténor de la jeune fille.

–Celle de moi que vous avez prise ! s'impatiente P. R.-Dunet. Ne me prenez pas pour un idiot !

–Doucement... Celle où *vous* êtes ? Vous voulez dire... – elle chercha un instant dans la carte-mémoire de l'appareil – ...celle-ci ?

–Oui. Supprimez-la, je vous en prie. Je ne supporte pas d'être pris en photo à mon insu, et encore moins sans mon autorisation.

–Mais... – elle regarda attentivement et la montra à P. R.-Dunet – ce n'est pas vous dessus.

–Comment ? Mais... On me reconnaît ! Les cheveux, la barbe, la veste : – il s'effleura avec sa main comme pour dessiner sa forme – c'est moi, regardez !

–Non, cassa la photographe. Enfin, oui, mais pas tout à fait. La photo ne représente pas *vous* tel que vous êtes *maintenant*. Sur la photo, vous êtes à cette table, là-bas, alors que maintenant, vous êtes à la mienne. – Elle fit une pause pour voir si P. R.-Dunet avait bien suivi, puis poursuivit : – La photo a capturé un instant du *passé*, une copie partielle, très imparfaite. Pouvez-vous m'assurer qu'avant que je prenne cette photo vous existiez ? Et avant que vous ne veniez me parler, existiez-vous dans ma vie ? Et encore, avant que je ne prenne la photo ? Est-ce vraiment *vous* dessus ?

« Cessez ces salamalecs et ces jérémiades et contentez-vous de supprimer ma photo, bon sang ! » voulut hurler P. R.-Dunet, mais il se retint. Car plus il se répétait la réflexion de la jeune photographe, moins il la trouvait idiote et sans intérêt. Elle entraînait en harmonie avec ses propres questions et, pensa-t-il, peut-être que cette femme pourrait être le point de départ de quelque chose de nouveau. Mais il y avait toujours cette petite voix qui lui disait que c'était lui sur la photo, et sur le tableau. On lui avait dérobé son image : ces formes, ces expressions, ces couleurs rendues par les pixels et les pigments, tous ces éléments formant un pseudo-lui, il croyait dur comme fer que *c'était lui*.

–Qui êtes-vous ? demanda-t-il, une fois qu'il se fut calmé.

–Mira Phornas, répondit-elle, toujours aussi froide, presque vexée. Et vous êtes ?

–Connaissez-vous un certain G. Voltony ? enchaîna P. R.-Dunet sans se nommer.

–C'est un ami à moi, ...

Avant qu'elle pût continuer, le serveur, toujours outré, jeta aux pieds de P. R.-Dunet son catalogue de l'exposition du musée.

–La consommation sera quand-même facturée, grogna-t-il avant de rentrer à pas lourds et fâchés en murmurant des insultes ; les visages, d'accord sur le fond avec lui, ne purent s'empêcher de rire de son attitude excessivement autoritaire et ridicule.

—Je disais que c'est un ami à moi. Mais Voltonyé, c'est son pseudonyme de peintre. Il est aussi poète, et son nom est Conatus. Guillaume Conatus.

—Et... Puis-je rencontrer votre ami ?

Mira Phornas hocha la tête et le prit par le bras et le tira loin de la terrasse sans payer et sans prêter attention au serveur désagréable qui brandissait le catalogue oublié par P. R.-Dunet. Il le jeta dans la poubelle la plus proche, termina son service et poursuivit ainsi sa vie, sans exister plus longtemps que cela...

Mira Phornas guida P. R.-Dunet à travers un jardin plus grand qu'il n'en avait l'air à l'extérieur ; entre bosquets vergers et parterres de fleurs bigarrés et parfumés ; puis à travers un dédale de rue fumantes froides brillantes et bruyantes dans un soir toujours plus pesant. La pluie commença à tomber, un tonnerre lointain à gronder. Ils manquèrent de se faire renverser par un camion dans la trente-sixième rue semblable aux trente-six précédentes et aux trente-six suivantes. Une intuition pesait P. R.-Dunet depuis des années et semblait en ce moment se confirmer : sa mémoire compilait toutes les perceptions qu'il avait eues jusque-là dans sa vie, et les assemblait dans un agglomérat commun où toutes ces impressions, à divers degrés, étaient semblables voire identiques. Les visages n'étaient que les itérations imparfaites d'un visage unique, cet arbre-là n'était qu'une variation de cet arbre-ci, et ainsi de suite, de sorte que tous les arbres se ressemblent, mais qu'aucun arbre n'est identique à son prochain. Ainsi, P. R.-Dunet constituait dans sa mémoire, guidé par Mira Phornas entre jardins et rues, l'immense réseau que tissent les choses existantes. Ils traversèrent encore d'autres jardins et d'autres rues, établissaient les différences et les traits communs à toutes choses.

Ceci fait, ils parvinrent hors de la ville.

Devant eux : une étendue sans horizon, un champ infini coupé par une longue route perpendiculaire au couchant qui dessinait quelques silhouettes d'arbres morts çà et là sur le chemin. Derrière eux : la ville, ses immeubles, ses maisons, ses habitants, ses âmes et ses fantômes, les lueurs des lampadaires et les néons qui éclairaient les premiers mètres blafards du champ.

—Et Guillaume, où est-il ? demanda P. R.-Dunet.

—Patience. Bientôt.

Au même instant, un autocar fit tonner son klaxon et s'arrêta devant eux, ouvrit sa portière. Mira Phornas y poussa P. R.-Dunet et s'assit à ses côtés. Ils étaient seuls. Quand ils furent installés, encore essoufflés de leur course, le car démarra et les emmena sur la route vers cet horizon dont une fine ligne rouge trahissait encore la présence, ailleurs sur terre, d'un soleil qui reviendrait bientôt.

Ce qui se passa durant le trajet regarde Mira Phornas et P. R.-Dunet.

Ils sortirent main dans la main, essoufflés, les joues rosées, et la portière du car se referma sans un bonjour ni un merci de la part du chauffeur qui repartit sur la route, vers la ville ou vers une autre ville. Cela n'a pas d'importance.

Au bord de la route coulait une rivière et sur la rivière un pont menait vers un chemin qui s'enfonçait dans une forêt. Ils l'empruntèrent tous les deux et, après plusieurs heures qui semblèrent durer des mois, des années, à marcher, s'arrêter, repartir, encore et encore, l'un et l'autre, Mira Phornas s'arrêta.

—Je dois rebrousser chemin, dit-elle, toujours aussi cassante.

—Mais, et Conatus ?

–Tu n’as qu’à suivre le chemin, dit-elle d’une voix cassée, retenant des pleurs.

–Sans toi ? mais comment ?

P. R.-Dunet s’était senti exister, depuis qu’elle avait posé ses lèvres sur les siennes, et jusqu’ici, en la présence de Mira Phornas, il s’était senti complet. Elle partie, c’était sa fin à lui.

–Tu n’as pas besoin de moi. Tu crois que tu as besoin de moi, mais moi je ne suis qu’une étape, dit-elle d’un sourire compatissant trempé par les larmes.

–Une éta... non... revenons en arrière, Mira. Sans toi, je ne peux pas. Je ne veux pas.

–Mais cesse d’être égoïste à la fin ! Tu ne m’as pas perdue.

Mira se retourna et partit en courant.

–Mais pourquoi pars-tu alors ? cria P. R.-Dunet, mais ses paroles auraient pu résonner dans un air que Mira Phornas n’aurait pas respiré, le résultat aurait été le même.

Il resta longtemps immobile à la regarder s’en aller. Quand elle eut disparu de sa vie, il resta encore là, hébété, pendant ce qui lui parut être des années. Ses cheveux et sa barbe avaient poussé, hirsutes. Des reflets blancs argentés commençaient à s’y dessiner. P. R.-Dunet, perdu, repartit sur le chemin, marchant à pas lourds et abattus, dénué de tout l’enthousiasme adolescent qui l’animait quand Mira était là. L’adolescent est mort devant ces chardons, pense P. R.-Dunet. Son cadavre est déjà recouvert par les feuilles de chêne, d’érable, de cerisier, une rose blanche a déjà poussé sur son tertre, et les mûres s’endeuillent pour lui.

C’est alors qu’un P. R.-Dunet vieilli et épuisé parvint au bout du ce chemin sous les arbres, dans une clairière au centre de laquelle se dressait une modeste cabane en bois. Il faisait nuit mais une lueur accueillante brillait à la fenêtre. P. R.-Dunet s’assit un instant au pied d’un sapin, sans prêter attention aux aiguilles qui lui piquaient les jambes. Il osa se demander si cela valait la peine d’entrer dans la cabane. Si ça se trouve, pensa-t-il, point de Guillaume Conatus. Ni de Mira Phornas. Toute cette étrange mascarade, ce voyage, c’est un rêve. Quelle ville était-ce ? Quelle route ? Quel café ? Mais qu’importe ? Si c’est un rêve, nous savons tous comment ça se termine. C’est pourquoi P. R.-Dunet se décida à pousser la porte grinçante et pleine d’échardes.

À l’intérieur, un feu faiblissait dans lâtre. Au centre de la pièce, un vieillard en fin de vie tendait la main vers P. R.-Dunet. Celui-ci s’approcha et la prit. Quand il eut saisi la peau lisse et froide de cette main ancienne et sans poigne, il dit :

–Conatus ? Guillaume Conatus ?

–Lui-même, affirma le vieil homme d’une voix faible. Maintenant, ne dis plus rien, écoute :

*À l’heure où dorment les machines
Où on n’entend que les grillons
Tes pas et la cloche à minuit,
Tu étais troublé. Ne sois plus troublé.
Réjouis-toi de cet instant
Où tu constatas la rupture
Entre ton monde et le grand monde
Tu peux le combler. Tu peux exister.
[...]*

Ainsi entonna Maître Conatus au jour de sa mort. Quand il eut expiré son ultime souffle, P. R.-Dunet pleura longuement. Il pleura sa vie. Il pleura Mira. Il pleura cet ami dont il prit trop

tard conscience qu'il existait. Mais il pleura aussi parce qu'il était heureux de constater, d'apprendre que *lui*, Pierre Racine-Dunet existait.

Cette nuit où il avait été frappé du silence éternel du monde et de sa vie, avait-il *senti* son souffle aller et venir dans son corps, le vent qui effleurait ses joues, l'odeur de la terre et du goudron chauds, fumants, mouillés qu'ils étaient par la pluie du soir ? avait-il *vu*, juste après, les étoiles du ciel de paix qu'il avait regardé ? Le lendemain matin, avait-il *goûté* le café qu'il a bu ? Mira, l'avait-il ressentie ? L'avait-il aimée ? Existait-il avant de nous rencontrer ?

Une joie douloureuse le secouait et faisait jaillir des larmes et des sanglots nerveux de son corps. Pierre sortit de la cabane, de la forêt, prit l'autocar, seul mais sans besoin de personne. Arrivé à la ville, il la traversa en sens inverse, rues et jardins, jusqu'au café. Il avait fermé : les fenêtres étaient barricadées, la terrasse vide. Arrivé au musée, il continua jusqu'à chez lui, jusqu'au paysage du tableau de G. Voltonyé. Arrivé chez lui, Pierre alla se coucher. Et il put enfin dormir.

À l'heure où le soleil se leva, P. R.-Dunet se réveilla et une existence nouvelle, libre, comme personne et non comme personnage, s'offrait à lui.